

Leçon de Vie et de Musique

“ *Café de los Maestros* ”, le film de Miguel Kohan, est arrivé sur nos écrans. Les vétérans du tango saisis en majesté... et dans une touchante proximité.



Le chanteur Juan Carlos Godoy

On peut le voir de bien des façons : pierre dans le jardin du jeunisme galopant, ou à l'inverse célébration d'un passéisme suranné dont se repaît aussi le genre. Comme un délicieux berlingo de nostalgie ou la démonstration de la vitalité d'une musique aux racines toujours vives.

On sait au moins qu'il ne faut surtout pas le voir comme un « *Buena vista social club* » du tango, même si l'analogie est tentante. Là, c'est nient, nein, strictly forbidden, prohibido ! Et même carrément crétin, si l'on en croit l'un des producteurs de *Café de los Maestros*, le film de Miguel Kohan sorti en France le 10 septembre après avoir été généreusement applaudi au dernier festival de Berlin et fait vibrer la salle lors de son

lancement à Buenos Aires, le 24 juin dernier dans un complexe de *La Recoleta*. Gustavo Santaolalla, l'âme du groupe *Bajofondo tango-club*, compositeur doublement oscarisé à Hollywood, et co-producteur de ce documentaire avec Lita Stantic, productrice majeure du nouveau cinéma argentin, et Walter Salles, réalisateur brésilien du fameux “*Carnets de voyage*” du Che (*Diarios de motocicleta*), a récusé plutôt deux fois qu'une la comparaison : « *J'adore Ry Cooder, mais ça n'a rien à voir. L'influence (de *Café de los Maestros*) est plutôt à rechercher du côté de ce que nous avons fait il y a vingt-quatre ans avec León Gieco dans : “*De Ushuaïa à La Quiaca*” (1). Et je ne suis*

pas un gringo : mon vieux chantait des tangos en se rasant. De plus, je n'ai pas introduit ma musique dans le film, à l'exception d'un thème avec Lágrima Ríos. À l'inverse, Cooder a collé sa steel guitar partout... Le son des deux films est vraiment différent. J'adore Buena vista... mais le nôtre n'a rien à voir.»

Il faut donner crédit à Santaolalla, en effet, de ne pas s'être imposé parmi les musiciens que célèbre le film, ni lui, ni sa propre musique, mais plutôt de les avoir accompagnés affectueusement à travers les sessions au fameux studio *Ion* et dans un concert au *Colón* qui ont généré plus de trois cents heures de rushes si l'on rajoute les interviews. Le producteur de Juanes et autres stars de la pop latina, grand amateur de philosophie zen et de vins robustes (il est très fier de ses *Don Juan Nahuel*

(1): Santaolalla et León Gieco avaient alors voyagé de Ushuaïa à La Quiaca en multipliant les rencontres avec les musiciens populaires des régions traversées, les enregistrant et jouant avec eux. Cela avait donné lieu à une série de disques.

venus des vignes de Lujan de Cuyo), n'en est pas moins en première ligne dans ce projet à triple détente qui débuta avec l'enregistrement d'un double album par cet aréopage de pétulants vétérans (entre novembre 2003 et septembre 2004), se prolongea dans un livre-album restituant à travers des entretiens le plus singulier de leurs trajectoires (en librairie en 2006) et trouva son point d'orgue à la sortie de ce documentaire qui réussit à échapper à l'asphyxie des clichés touristiques pour se recentrer très naturellement sur les hommes et leur musique.



La chanteuse Virginia Luque

Walter Salles ne se serait sans doute pas associé à cette aventure s'il n'avait perçu une vraie sincérité de la démarche. Lui, si peu tanguero, a pris pied dans un monde qui l'a ravi : *« J'essaie toujours de collaborer avec des gens qui réunissent talent, désir de cinéma et désir de trouver de nouvelles formes de narration. Santaolalla est venu me montrer au Brésil les enregistrements vidéos des sessions du CD : il existait un niveau d'intimité avec les musiciens qui constituait un excellent point de départ, parce que ce n'était pas que musical [...] Le film m'a permis de découvrir un genre beaucoup plus varié que je ne l'imaginai et très représentatif du Río de la Plata. Ce que montre Café de los Maestros, ce n'est pas seulement de la musique, mais une façon de voir la vie. »*



Osvaldo Berlingieri au Teatro Colón

Caméra embarquée dans l'orchestre

La durée même du projet et l'âge de ses principaux protagonistes font que le film nous parvient alors que Carlos García, Pepe Libertella, Lágrima Ríos, et tout récemment Oscar Ferrari, nous ont quittés. L'émotion en est renforcée, mais le film court sur un fil qui n'avait pas besoin de cela. La caméra de Miguel Kohan a vraiment saisi la musique à cœur, elle s'est glissée à l'intérieur de l'orchestre au concert du *teatro Colón* et nous y fait percevoir toutes les complicités entre les interprètes. Elle nous restitue à travers les sessions de studio tout à la fois un *work in progress* magistral et une *master class* tanguera qui ne dit pas son nom. Qui, en tout cas, ne pontifie jamais. Les dialogues tutoient même parfois la franche déconne. Le film – c'est aussi un de ses charmes – ►



Gustavo Santaolalla et les pianistes Osvaldo Requena et Osvaldo Berlingieri

comme la disparité réelle des talents et des notoriétés (Salgán, Federico, Mores... pèsent objectivement beaucoup plus dans l'histoire du genre qu'Oscar Ferrari, Juan Carlos Godoy ou Carlos Lazzari) pour nous rendre à l'essentiel de ces destinées toutes originales : tous serviteurs de sa majesté le tango, tous portés dans leur vie par la passion de cette musique qui les fit rois de Buenos Aires en son âge d'or.



Le réalisateur Miguel Kohan

Il faut les entendre évoquer le sel de leur bonheur, l'un la passion des chevaux, l'autre ses groupies ou le football... Il faut entendre Carlos Lazzari décortiquer le style d'Arienzo dans un *colectivo*, il faut partager l'extraordinaire vitalité de cette diva qu'est Virginia Luque et l'humilité bouleversante de Lágrima Ríos. « *Comme le pensaient les civilisations anciennes, les vieux sont les savants de chaque tribu. C'est ce que je crois aussi* », disait Santaolalla à la sortie de ce *Café* dont les personnages sont peu ou pas identifiés à

l'écran. « *C'est un choix artistique de Miguel Kohan que j'appuie, a aussi précisé le " gourou " du projet. Ce film ne se veut pas didactique. C'est : "tu prends ou tu laisses". L'idée est que celui qui ne sait pas grand-chose du tango sorte de la salle avec l'envie d'aller acheter des disques et que celui qui connaît puisse s'enflammer. Un autre de nos problèmes était d'avoir trois cents heures d'enregistrement et... nous ne voulions laisser personne de côté.*»



La chanteuse Lágrima Ríos et le guitariste Aníbal Arias

Le résultat rend le plus bel hommage à « *ces types qui ont du mal à marcher mais avancent pourtant avec une énergie intérieure formidable* », assure encore celui qui va écrire la musique du prochain film de Walter Salles, une adaptation de *Sur la route*, de Kerouac. Leur bout de chemin aux côtés de leurs vieux copains tangueros leur aura fait aussi un beau voyage, pas tout à fait terminé. Si tout va bien, en 2009, le film sortira en DVD avec une demi-heure supplémentaire et, en bonus, la totalité du concert au *Colón*. La matière initiale est même d'une telle générosité que l'idée d'un programme de télé en Argentine fait aussi son chemin. « *Au départ, il a vraiment fallu leur faire comprendre l'importance du projet* », disait Gustavo Santaolalla lors de la présentation berlinoise. Le message est passé. ■

Jean-Luc Thomas